



Le monde vivant

de Eugène Green

Fiche technique

France - 2003 - 1h15

Réalisation & scénario :
Eugène Green

Image :
Raphaël O'Byrne

Montage :
Cheng Xiao Xing
Benoit De Clerck



Interprètes :

Christelle Prot

(Pénélope)

Alexis Loret

(Le Chevalier au lion)

Adrien Michaux

(Nicolas)

Laurène Cheilan

(la demoiselle de la
Chapelle)

Un court Métrage,

Le Nom de feu,

d'**Eugène Green** est projeté avant la séance.

Résumé

Un ogre, pas très bien rasé, avec deux enfants vivants dans son garde-manger, veut répudier son épouse - qui n'est pas une ogresse - pour se marier avec une demoiselle qu'il tient captive dans une chapelle.

Deux chevaliers partent pour le combattre : l'un a un lion, l'autre pas, et tous deux portent des pantalons en toile de Gênes à la mode de Nîmes. Cette histoire, qui se passe de nos jours, est d'une brûlante actualité...

Textes de soutien de l'ACID

Certains films nous plombent, d'autres nous allègent. Les premiers ferment le monde, cadrent la vie pour mieux la séquestrer et lui couper les ailes, d'autres ouvrent grand le champ, élargissent notre regard, lui offrent un nouvel horizon. Et ce paysage lointain, par la grâce de la mise en scène, l'élégance du propos, en un mot un sens de la beauté, nous semble toujours avoir été proche. Tel un ami qui nous souffle l'espoir.

Le Monde Vivant est de ceux-là, c'est donc un film rare.

Oui, il repousse les frontières. Il impose son style, son écriture. Plan après plan, il désarme les sceptiques, il fait taire le nihilisme ambiant. De son silence, de sa rigueur, de sa folie, naît un chant d'amour. Il faudrait être imbécile pour ne pas l'écouter.

Que nous dit cette mélodie qui prend sa source dans le conte et les codes du Moyen Age ?

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

Voir, c'est croire.

Un jeune homme en rencontre un autre accompagné d'un chien. Il se dit «le chevalier au lion». Du chevalier, il n'a que l'épée. Du lion, le chien n'a que l'animalité. Mais c'est sous-estimer le pouvoir de la Parole. La Parole nomme, donc délivre l'essence aux choses. Vous voyez un chien, la Parole le baptise en lion. Dès lors, le labrador est lion, parce que vous le voyez ainsi, et à chaque fois qu'apparaîtra le chien, vous verrez un lion. Il n'y a eu aucun effet numérique, aucune technique, aucune virtualité, il y a eu la puissance de la Parole dans le champ visible. Premier miracle.

Croire, c'est renaître.

Une demoiselle dans une chapelle est destinée à devenir la deuxième épouse d'un ogre. Deux chevaliers partent pour combattre la bête cannibale, l'un est notre chevalier au lion. Il périra. Il renaîtra. Là encore c'est grâce au pouvoir de la Parole. Cette fois elle prend le visage d'une femme. Ce monde vivant qui s'exprime en chaque chose, en chaque être, qui fait qu'un arbre parle ou saigne, affirme ici sa présence par la petite flamme d'une chandelle. Du fond de l'obscurité approche une femme (l'épouse de l'ogre). Deux mains s'étreignent, l'une revient de la mort. Deuxième miracle, il se nomme l'amour.

Renaître, c'est être vivant, deux fois vivant : un pied dans le monde visible, un autre dans le monde invisible. Voir, c'est faire exister le plan, et le hors-plan. Écouter, c'est entendre aussi l'indicible. Dans **Le Monde Vivant**, on voit double et on rit aussi aux éclats. Eugène Green montre un humour radical, saisissant, jouant de l'anachronisme et d'effets de décalage ravageurs.

Aujourd'hui, ce film nous vient comme un don. Il est un encouragement au bonheur de filmer et à la résistance face aux puissances des faux.

Pierre Schoeller

plaisir d'écouter les mots, les phrases entrelacées comme des musiques, le raffinement du verbe, dans le film d'Eugène Green tout a commencé comme ça pour moi. Oui, le chien est un lion, oui le lion peut pleurer et un arbre être une femme. Oui il y a encore du plaisir à un imaginaire d'un autre temps. Bien sûr le réalisateur nous aide à atteindre ce monde là en y glissant quelques signes de notre temps, les personnages sont habillés comme vous et moi, certains mots sonnent brutalement comme dans une rue du 21ème siècle pourtant d'autres règles mènent le jeu, les règles de la chevalerie, les figures de l'enfance, l'enfance des mots. C'est troublant, lorsque nous reconnaissons un mot de notre monde tout de suite le rire arrive, l'incongruité de cette intrusion nous permet de goûter encore plus le raffinement d'une tournure de phrase, d'une intonation de ce langage ancien en voie de disparition. L'élégance du «monde vivant» n'est pas uniquement verbale, elle est aussi visuelle. L'image est toujours simple, rudimentaire et gracieuse. Comme sont gracieuses ces mains qui se touchent, ce chevalier qui entre dans le château. Les résolutions sont magiques parce que si simples, la simplicité est source de poésie et ça n'échappe pas à Eugène Green.

Son «monde vivant» nous transmet la passion d'un monde où le geste est toujours suspendu pour être mieux saisi, un monde de la posture, de la peinture. De la confrontation avec notre monde monte une terrible nostalgie et cette question : où se niche aujourd'hui cet imaginaire qui prend en compte tous les éléments, de la pierre à l'animal en passant par l'homme ? Aujourd'hui quels mots, quelles images doivent être inventés pour nous donner les règles du jeu ?

Marie Vermillard.

<http://www.lacid.org>

Critique

Tout commence par un lit bien fait, au fond d'une chambre vide, une fenêtre ouverte sur la nature. Des voix en off, celles des parents, constatent la disparition, probablement définitive, de Nicolas.

Nicolas s'est échappé vers un monde merveilleux de forêts magiques, de chapelles et de châteaux forts. Vêtu d'un jean et d'une chemise bleue, il croise sur son chemin le Chevalier au lion, pareillement accoutré. Dans un film muet, le Chevalier aurait été réduit à cette apparence, un promeneur du dimanche, affublé d'une épée à la ceinture, accompagné d'un labrador. Mais comme chez Proust (Nom de pays : le pays), comme dans les jeux d'enfants aussi ("On dirait que tu serais mort"), l'essence des êtres est ici dans leur nom. Le verbe créateur convoque à lui seul l'univers fabuleux de Chrétien de Troyes. "Je suis le chevalier au lion", dit le Chevalier à Nicolas, qui lui répond : "En effet, donc cet animal est un lion."

Dans **Le Monde vivant**, comme dans **Le Nom du feu**, "mini-film" qui le précède, fiction autour d'un loup-garou sur le thème de la parole comme fondement de l'humanité, on retrouve les éléments du système mis en place par l'auteur dans **Toutes les nuits**, son premier film. Les quatre mêmes acteurs principaux (deux dans **Le Nom du feu**) sont liés entre eux par le même système de relations (permanence des couples et de l'amitié entre les deux garçons).

Les plans sur les pieds inscrivent les corps dans le monde matériel, ceux des visages dans le spirituel. Une diction exagérément littéraire, qui n'épargne aucune liaison, engendre un univers fictionnel continu où les personnages sont des figures mythiques et où le besoin d'explication s'efface au profit de la croyance. Dans l'instant qu'il faut pour le prononcer, le prénom Pénélope, par exemple, que porte la femme de l'ogre, qui tricote et détricote des pulls pour

Le plaisir de croire, de se faire croire, le

ses futurs enfants, condense l'éternité. Investis de la même mission, Nicolas et le Chevalier doivent libérer de l'Ogre la Demoiselle de la chapelle. Pour rompre le lien sacré qui les unit, celui d'une parole donnée, il faut tuer le monstre.

Force de mort, l'Ogre parle à peine et n'est représenté que par fragments (un pied, une massue, le sang qui gicle pendant le combat) ou par son absence, comme dans la scène de l'enlèvement des deux enfants. Un premier plan les montre tous deux dans un duel acharné, tirant chacun sur une extrémité d'une corde. Dans le suivant, seule la corde figure encore. Abandonnée dans l'herbe, elle atteste à la fois de la mémoire, encore palpitante, de leur présence et de la brutalité de leur enlèvement. L'univers ténébreux de l'ogre, dans lequel résistent les forces lumineuses, est représenté par des plans construits comme des vanités baroques (fond noir, bougie, table monastique, visage éclairé).

En faisant de la parole le lieu d'une vérité transcendante, Eugène Green réaffirme une croyance dans le cinéma parlant dont le maniérisme avait fait son deuil. (...)

Isabelle Regnier
Le Monde - 26 novembre 2003

Dans son essai *La Parole baroque*, Eugène Green détaillait les modes de l'éloquence théâtrale au XVII^e siècle. «C'était, écrit-il, pour l'acteur une "technique" à maîtriser, et pour le public une "difficulté" à surmonter, qui "éloignait" le texte du présent matériel pour le faire entrer dans un autre présent, où se dévoilait, dans la réalité de la langue, le sens véritable de la représentation.» La frontalité des acteurs et l'énergie de leur parole, avec des types d'intonation des mots et de liaisons très particuliers, n'ont cessé de tarabuster Eugène Green

tout au long d'une carrière dramaturgique avec la troupe qu'il avait créée - le Théâtre de Sapience - et qu'il a fini par abandonner pour se consacrer au cinéma. Dans ses films, les acteurs, troupes aux joues fraîches (Alexis Loret, Adrien Michaux, Christelle Perrot et Laurène Cheilan), énoncent d'une voix blanche des dialogues marqués du seing altier de ces recherches.

Né aux Etats-Unis, Green a définitivement quitté son pays d'origine en 1968. Après des séjours en Allemagne et à Prague, il s'installe à Paris. Il ne réalisera son premier long métrage, **Toutes les nuits**, inspiré par la *Première Education sentimentale de Flaubert*, que tardivement, en 2001, se décidant à envoyer le scénario au Centre national du cinéma après avoir découvert que Jacques Rozier, cinéaste qu'il admire, venait d'être nommé président de la commission d'avance sur recettes. Les difficultés à monter ses projets poursuivent Green. De même qu'il fut longtemps en butte à l'incompréhension du milieu théâtral, voire de son propre entourage, une amie, comme il le raconte, le traitant de «pédant réactionnaire» parce qu'il a la manie de naturaliser les noms étrangers (il dit «Vin Vendé» pour Wim Wenders, il faut donc dire «Eugène Gran»), c'est au tour de son nouveau projet le Pont des Arts, second long métrage, d'être ajourné faute de financement. Il tourne alors **Le Monde vivant**, film d'une heure et quinze minutes. Exotisme de la langue, difficulté à se faire comprendre, le parcours hors cadre, à marche forcée, d'Eugène Green, s'il a sa cohérence séditieuse, n'est pas si récalcitrant que ça aux temps présents.

Puisant la matière de son récit aux sources du fabliau et du conte, **Le Monde vivant** relate comment le Chevalier au lion veut combattre un ogre qui veut répudier son épouse pour se marier avec une demoiselle qu'il tient captive dans une chapelle. (...) Ce n'est qu'un début, la suite jonglera encore

avec tous les possibles et tous les niveaux de langue. Il y a un enfant au congélateur, de la bave de limace, des serments courtois et une résurrection, un pont-levis, des arbres concupiscents, une campagne somptueuse, des torches dans la nuit... On ne sait plus faire le départ du vrai et du faux, de la distance facétieuse et de l'adhésion mystique, du fait et du rêve. Le film s'amplifie, du jeu de rôles médiéval à l'étude d'un conflit très ancien, la crise ou la tension entre l'exprimé et l'inexprimable et la manière dont le cinéma conspire à organiser en une sorte de communauté magique les choses du visible et leur revers immatériel.

«L'art du conteur consiste pour moitié à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explications», écrivait Benjamin ; **Le Monde vivant** fait feu de tout bois en se gardant bien de dire qui souffle sur les flammes. (...)

Didier Péron

Libération 26 novembre 2003

L'avis de la presse

L'Humanité - Emile Breton

(...) Le plus merveilleux ici, c'est le sérieux avec lequel sont traités ces contes de fées. Sérieux non dénué d'un humour qui n'est jamais, bien au contraire, prise de distance ou ironie, mais face à face du cinéaste avec ce qui appartient à un autre monde que celui que le cinéma a pour vocation d'enregistrer : le "réel".

Aden - Philippe Piazzo

(...) Étonnante création cinématographique dont l'élément fondateur est le jaillissement de la parole.

Figaroscope - Marie-Noëlle Tranchant

Eugène Green donne à ce récit légendaire la force de l'évidence. Tout a un éclat

et une fraîcheur merveilleux, dans ce "monde vivant" animé par des énergies naturelles et des souffles surnaturels. Tout respire et tout palpète, drôle, imprévu, gracieux. Le charme opère.

TéléCinéObs - Elodie Lepage

Le Monde Vivant s'attaque à un sujet tout bonnement énorme : celui de la représentation cinématographique. Et rappelle (...) que le cinéma n'est qu'une question de convention (...) De façon assez étonnante, la démonstration se révèle à la fois loufoque, poétique et efficace.

Les Inrockuptibles - Amélie Dubois

Eugène Green n'impose pas son monde, son film est plutôt une proposition, celle de se prendre au jeu, proche d'une invitation à danser un menuet malicieux qui intervertirait les partenaires et ferait ainsi alterner les couples.

Le Figaro - Dominique Borde

(...) petit film déconcertant, pur et puriste, qui ressemble à un essai d'amateur pour atteindre au plus profond d'une narration vraie, au plus palpitant de l'invention (...) Expérience déroutante et envoûtante !

Télérama - François Gorin

(...) une spontanéité poétique fruit non du hasard mais d'un travail tout à fait concerté, unique en son genre (...) Eugène Green entretient avec le cinéma le même rapport que ses jeunes gens avec l'objet de leur flamme : passionné et courtois.

Chronic'art - Jean-Philippe Tessé

Le Monde vivant, récit picaresque minimaliste en forme de conte médiéval, poursuit sur un mode très ludique la réflexion sur quelques fondamentaux de l'expression cinématographique (l'incarnation, la parole, la croyance).

Cahiers du cinéma

Jean-Philippe Tessé

Témoign d'un cinéma de pure croyance, le film d'Eugène Green avance selon une ligne de conduite têtue : éthique de la discussion, éloge de l'accord verbal filmé jusque dans ses extrémités les plus sacralisées - la promesse tenue d'une résurrection, à la condition de croire davantage au verbe qu'à la chair - s'y déploient sur un mode joyeusement volontariste.

MCinéma.com - Olivier Pélisson

(...) **Le Monde vivant** peut ennuyer ou agacer les spectateurs en attente d'action et de magie merveilleuse. Soit on marche, soit on saute en cours de route. A vous de voir.

L'Express - Eric Libiot

Bressonien en diable, rohmérien tendance **Perceval le Gallois, Le Monde vivant** est un conte galant, avec des héros en jeans, un lion joué par un chien, des comédiens au timbre plat, des cadres magnifiques, des péripéties minimales. On est agacé de bout en bout, mais aussi admiratif de l'espace de liberté que s'est octroyé Eugène Green.

Première - Sophie Grassin

La distanciation dont font preuve les quatre acteurs ainsi que le recours quasi systématique aux plans fixes peuvent laisser (très, très) froid, mais l'humour du texte - et ses imparfaits du subjonctif casse-gueule - fait parfois mouche.

Filmographie

Toutes les nuits, 2001

Le monde vivant, 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Cahiers du Cinéma n°580, 584
Positif n°509/510, 514
Cinéastes n°11
Fiches du Cinéma n°1725

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com